

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 18 (1910)
Heft: 72
Rubrik: Chronique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE

THÉOLOGIQUE ET ECCLÉSIASTIQUE.

* **A lire :** — Dans les « *Analecta* » des Pères Bollandistes (1910, n. 1): une très intéressante étude du P. Albert Poncelet sur les légendiers du moyen âge, aussi sur les légendiers abrégés, et en particulier sur le légendier de Pierre Calo; — dans la même livraison, une étude du P. Delehaye sur l'invention des reliques de St. Ménas à Constantinople (p. 117-150).

— Dans la « *Gazette de Francfort* » (24 juillet 1910) un intéressant article du prof. Nippold sur Schnitzer, Koch et Merkle.

— Dans le « *Journal des Savants* » (oct. 1909) un excellent article de P. Monceaux sur les « *Origines de la Papauté* » de Turmel; décidément le point de vue ultramontain n'est plus en crédit chez ceux qui « savent ». Grand progrès et heureux présage pour l'avenir en France.

— Dans le « *Katholik* » (Bern): sur l'ouvrage du prof. Hugo Koch (Braunsberg) « *über die Lehre des hl. Cyprian vom römischen Primat* », n. du 23 avril 1916, p. 144-146; 30 avril, p. 150-151 et 154. — Voir dans la « *Revue intern. de Théol.* », sur le même sujet, janvier 1905, p. 34-54, et janvier 1906, p. 125-130. — Sur les progrès des anciens-catholiques aux Etats-Unis, 23 avril 1910, p. 147. — Sur les Mariavites, 23 avril 1910, p. 142-143 et 147 (*Entwurf des Ministeriums des Innern in Petersburg über die staatliche Anerkennung der Mariaviten-Kirche*), et 10 sept., p. 319-320.

— Dans le « *Neue Jahrhundert* » (26. Juni 1910): Ein Schlusswort zur Borromäus-Enzyklika (Schnitzer); — Roms Sünden gegen Deutschland und die eigene Schuld der deutschen Katholiken (Ph. Funk).

— Dans la « *Revue du clergé français* » (15 avril, p. 149-188): un article de M. A. Giraud sur l'Eglise *russe* (nouvelles bases de la législation en matière religieuse, les réformes ecclésiastiques, un manifeste du synode, le congrès de Kief en 1908, problèmes à ré-

soudre et faits divers de la période 1908-1909) ; sur l'Eglise *bulgare* et l'Eglise *serbe*. — Dans le n° du 15 mai : article de M. A. Gratieux sur le congrès de Velehrad, où il est dit (p. 451) que M. le Dr Maltsef « désire notamment que l'Eglise orientale reconnaisse et admette tous les saints canonisés par l'Eglise catholique ».

— Dans la « Revue des cours » (21 avril) : une étude très claire de M. Debidour sur l'Expédition de Rome en 1849, et sur les caractères de Pie IX et du futur Napoléon III.

— Dans la « Revue des Deux Mondes » (15 avril) : article de M. A. Leroy-Beaulieu sur la Russie nouvelle et la liberté religieuse : II. Les vieux-croyants, le rétablissement du patriarcat, la convocation d'un concile.

— Dans la « Revue moderniste internationale » (n. 5, mai 1910) : un janséniste vénérable, Palafox y Mendoza, p. 178-181. — N. 6, juin : un article très digne et très net de la « Rédaction » contre l'encyclique « *Editæ sæpe* », p. 201-205 ; et un autre, de M. Grifagni, non moins catégorique, contre « l'Encyclique scandaleuse », p. 218-222. — N. 7, juillet : M. H. Loyson sur le concile.

* **Encore le modernisme.** — Le modernisme a été provoqué par des causes multiples, parmi lesquelles on peut citer la nécessité logique d'une réaction contre les procédés romains. Rome, en effet, en est encore, et même plus que jamais, à la scolastique. La scolastique a rendu trop de services à la curie romaine pour que celle-ci oubliât celle-là. Au XVIII^e siècle, lorsqu'il s'est agi de faire le procès des jésuites, il a été remarqué publiquement que c'était par la scolastique que les jésuites dressaient leurs élèves aux querelles théologiques, à l'art des *distinguo*, à la pratique des subtilités et de la sophistique, à toutes ces disputes d'un autre monde que les théologiens seuls se permettaient grâce à une terminologie spéciale (la logomachie scolastique), et que La Chalotais et autres appelaient des inepties puériles, « l'opprobre de la religion et de la raison ». A partir de ce moment, la scolastique fut de plus en plus discréditée en France dans le monde universitaire et scientifique, mais de plus en plus regrettée dans le parti ultramontain. Aussi Pie IX et surtout Léon XIII ont-ils tenu à la réhabiliter et à la favoriser dans leurs écoles. Rome et Louvain sont devenus des centres d'études scolastiques, les couvents d'hommes aussi.

La marée s'éleva si haut et si loin qu'une réaction fut inévitable. La partie intelligente du clergé le comprit. Elle dut chercher à se libérer des procédés arbitraires et aprioristiques de Rome, à se replacer sur le terrain de l'histoire, à rendre à l'étude des faits tous ses droits, surtout à un moment où les sciences naturelles,

positives et expérimentales étaient en progrès, et où, chez les protestants, la théologie expérimentale et « vécue » battait son plein. On cria arrière à tous les théologiens qui faisaient de l'histoire *a priori*, qui pliaient les faits à leurs caprices, qui ne raisonnaient plus que d'après Aristote et la théorie des accidents absolus, qui interprétaient les Ecritures d'après leur sens accommodatice, qui imposaient comme documents historiques les légendes inventées par leurs prédécesseurs au beau temps de la scolastique, et qui imaginaient ainsi un Christ à leur usage, une dogmatique à leur usage, une Eglise à leur usage, le tout visé par Rome et déclaré obligatoire sous peine d'hérésie.

C'était extrêmement commode pour assurer le triomphe des congrégations romaines. Aussi joua-t-on de l'Index et de l'Inquisition jusqu'à l'écœurement et à la plaisanterie. Pie X ne pouvait se lasser. Mais ce furent les théologiens sérieux qui se lassèrent. D'une part, le pape leur recommandait, pour la galerie, de faire de la science et de l'histoire; et d'autre part, on les envoyait chercher leurs documents dans la lune; les lunatiques seuls étaient approuvés et en odeur de sainteté. De là, dans le monde sérieux, la guerre à l'apriorisme. Ce fut le modernisme.

Malheureusement, quelques modernistes, élevés à la romaine et non corrigés, continuèrent l'apriorisme tout en déclarant vouloir le combattre; ils croyaient réfuter Rome et ne faisaient qu'appliquer ses méthodes. Ces exagérés ne firent pas long feu: *omne violentum non durat*. Mais les plus sages sont encore là et tiennent bon.

Il y a donc modernisme et modernisme: tel est correct et vrai, tel autre incorrect et erroné. Ici comme ailleurs, il faut tout examiner impartialement, tout contrôler, et n'approuver que ce qui est conforme à la vérité. Chaque moderniste jouit du crédit scientifique attaché à son nom; c'est justice. Mais aucun n'est infailible. Laissons l'infailibilité à Rome, et contentons-nous des méthodes scientifiques. La « Revue moderniste internationale », elle-même, a cru devoir publier dans son Programme l'avertissement suivant: « La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits. »

Le modernisme n'est donc pas un système un, mais un esprit: esprit de recherche libre en matière de religion et de théologie, esprit de protestation contre la tyrannie papale et contre les erreurs romaines. Un tel esprit n'est pas un esprit de révolte, encore moins de révolution, mais bien un mouvement religieux fondé sur la science, la vérité et la liberté; c'est un état d'âme, une conscience qui veut être éclairée, un désir de rapprochement avec les autres confessions chrétiennes; c'est aussi, chez plusieurs, un mouvement

contre le célibat ecclésiastique obligatoire et immoral. Tels sont les aspects multiples du modernisme.

* **La « Revue moderniste internationale » et l'Eglise romaine.**

— Il faut lire les derniers numéros de cette vaillante Revue. Très intéressant, le numéro 3. Il contient des renseignements terribles du Père Vasquez (de l'ordre de St. Augustin) contre les jésuites, p. 103-106; — des attaques violentes de la « Civiltà cattolica » contre la « Revue moderniste internationale », p. 116-117; — des aveux formidables contre le prétendu célibat d'une partie du clergé romain, p. 117-120; — une réponse très modérée aux modernistes radicaux qui, comme le professeur Minocchi (Pise), condamnent tous les autres modernistes, soit ceux qui se taisent (p. 114), soit ceux qui, ne croyant plus à l'Eglise romaine, restent dans son sein sous prétexte de la réformer (p. 113).

On connaît notre opinion sur le modernisme et les modernistes. Avec M. H. Vanière, nous entendons par modernisme, au sens le plus large, l'indépendance absolue de la recherche scientifique en matière religieuse (p. 101); mais nous nous séparons soit des modernistes qui restent attachés à l'Eglise à laquelle ils ne croient plus, soit des modernistes qui, sous prétexte de faire de la recherche scientifique, tombent, comme M. A. d'Estienne (p. 91-96), dans des fantaisies et dans des erreurs manifestes qui sentent l'antichristianisme non moins que l'antiromanisme.

Le numéro 6. J'ai déjà signalé, en tête de cette Chronique, les excellents articles de la Rédaction et de M. Grifagni contre la récente Encyclique. Ajoutons l'article sur « la politique religieuse en Espagne », où il est dit: « Nous ne saurons pas nous plaindre de l'intransigeance de Pie X, auquel l'Europe moderne doit la solution rapide et bienfaisante de plusieurs problèmes religieux et sociaux. Il se permet, en ce moment, de traiter l'Espagne comme le dernier des sacristains de St. Pierre. Mais l'Espagne qui alimenta, durant de longs siècles, les bûchers de l'Inquisition par le sang de ses fils les plus héroïques et les plus libres, saura accomplir vaillamment l'œuvre de sa rédemption. Il s'agit là, pour l'Espagne, d'une question de vie ou de mort. On ne badine pas non plus avec le progrès! » — Enfin très véridique article sur le volume de l'abbé Dolonne: « Le clergé contemporain et le célibat », p. 236 à 237, dans lequel je détache la pensée suivante: « Le peuple catholique ne s'inquiète point de controverses dogmatiques, mais il aime mieux un prêtre concubinaire qu'un prêtre légitimement marié. *C'est sur cette hostilité populaire à l'égard du mariage des prêtres que Rome base sa résistance acharnée.* »

Nous regrettons de ne pouvoir citer, faute de place, les passages remarquables où l'Eglise romaine est appelée « ce poignard planté dans le cœur de l'humanité » (n. 5, p. 174); où, par conséquent, elle est représentée comme un mal qui doit disparaître. La tolérer serait une tolérance coupable. Il n'y a pas de tolérance absolue, là où la vérité et la justice doivent régner (p. 175-177). — Etc., etc.

* **Anciens-catholiques et Modernistes.** — Après un instant de sommeil, les modernistes allemands se sont réveillés. Le « Neue Jahrhundert », sous sa direction nouvelle, a repris une belle vigueur et il publie quantité de renseignements de valeur. M. le professeur Koch, avec son savant ouvrage sur St. Cyprien, a fait brèche dans la citadelle théologique romaine, et ici anciens-catholiques et modernistes se rejoignent: rappelons l'ouvrage de Reinkens et, dans cette « Revue » (janvier 1905, p. 34-55), l'étude intitulée: l'Ecclésiologie de St. Cyprien.

Comme appel à la science et espoir dans le triomphe de la théologie scientifique, le mouvement moderniste et le mouvement ancien-catholique se confondent: de part et d'autre, même zèle, même loyauté. Voir, dans notre livraison d'avril dernier, l'article sur *L'ancien-catholicisme et la théologie scientifique* (p. 213-236), et dans la présente Chronique les notices qui précèdent.

Mais comme doctrines, il y a des divergences. Les anciens-catholiques restent fermes sur le terrain de l'ancienne Eglise, exploré et expliqué à la lumière du critère catholique: *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*. De là leur unité et leur clarté de méthode. C'est ainsi qu'ils passent pour conservateurs et pour l'aile droite de la Réforme catholique, aux yeux de ceux des modernistes actuels qui s'aventurent, avec quelques contradictions et de nombreuses hardiesses juvéniles, et qui se risquent dans des phrases plus pompeuses que substantielles. C'est l'aile gauche, qui ne craint pas de se compromettre et de remplacer la preuve par l'espoir. Qui eût pensé, il y a quelques années, que les anciens-catholiques, qu'on accusait de protestantisme dangereux et risqué, passeraient aujourd'hui pour timides et presque arriérés? Cette attitude n'est pas pour nous déplaire: ainsi va le monde.

Que chacun travaille selon sa conscience et avec ses instruments scientifiques, et la vérité triomphera, une dans sa variété et variée dans son unité. Il y a plusieurs habitations dans la maison du Père céleste. L'important, c'est que les travailleurs sincères (peu important leurs dénominations) ne se laissent arrêter ni par les foudres ni par les allèchements de Rome.

Quelques romanistes libéraux font de l'érudition pour essayer de justifier les erreurs de la papauté; ils connaissent beaucoup de documents, mais ils les tournent pour plaire à la curie; grand bien leur fasse, et puissent-ils recevoir la récompense convoitée! Quant aux sincères qui ont le courage de parler selon la vérité, et qu'on expulse des cadres, nous ne pouvons que les encourager, en exprimant toutefois le très vif regret qu'ils n'organisent pas leur propre défense et la défense de l'Eglise en dehors de la papauté manifestement erronée et coupable. Nous pensons en ce moment à ce pauvre Ermoni, mort abandonné et isolé. Voilà à quelles tristesses on aboutit lorsqu'on reste sans Eglise visible. Repoussé par une marâtre indigne, le meilleur des fils n'a-t-il pas le droit d'avoir une pierre où reposer sa tête, un foyer pour lui et les siens, dans lequel les sacrements du Christ lui soient donnés en paix? S'enfermer dans la solitude et l'isolement parce qu'on est condamné par Rome, est un mauvais procédé; le vrai, c'est de travailler ailleurs et de fonder le royaume de Dieu ailleurs. Quand le Christ a dit à Pierre: « Retire-toi de moi, Satan », il ne lui a pas dit qu'il serait avec lui, encore moins qu'il ne serait qu'avec lui. Il a promis d'être avec tous ceux qui seraient réunis en son nom, ne fussent-ils que deux ou trois. Telle est l'attitude préconisée par les anciens-catholiques; ils sont loin de s'en repentir.

* **Anciens-catholiques et Vaudois.** — La note sympathique publiée par la « Revue internationale de Théologie » (janvier 1910) à l'adresse de l'Eglise vaudoise, a trouvé un écho dans la « Rivista cristiana » (avril, p. 185-189). Les pages de Mr. U. Janni sur le point de vue des anciens-catholiques, sur leur attitude dans la réforme théologique et ecclésiastique du catholicisme, sont trop élogieuses pour que je les reproduise ici. Elles resteront, j'espère, comme une preuve de l'entente religieuse qui existe entre les deux Eglises, et surtout comme un germe qui croîtra à mesure que les circonstances religieuses de l'Occident le permettront. De part et d'autre, il y a des traditions précieuses, des luttes historiques et doctrinales qui éclairent les situations et mettent les esprits à jour. Nous remercions cordialement M. Janni, et nous faisons les meilleurs vœux pour l'avenir. Nous ne serons pas personnellement du nombre des moissonneurs, mais nous aurons été du nombre des laboureurs: nos descendants s'en souviendront; nous avons confiance dans leur foi et dans leur cœur.

* **L'orthodoxie et l'évolution, à propos d'un article de E. M. de Vogüé.** — Cet article était intitulé: « Affaires de Rome »; il a

paru dans la « Revue des Deux-Mondes ». L'auteur, esprit très ouvert, n'a pas combattu les orthodoxies, car il était conservateur, mais il les a averties, car il était perspicace. « Les orthodoxies, a-t-il dit, aperçoivent rarement toute la force et la souplesse du principe qu'elles gardent; soucieuses de conserver intact le dépôt qui leur a été transmis, elles s'effrayent quand la vie intérieure du principe agit pour transformer le monde suivant un plan qui leur échappe... Le signe le plus manifeste de la vérité d'une doctrine, c'est le don de s'accommoder à tous les développements de l'humanité, sans cesser d'être elle-même; ne serait-ce pas qu'elle les contenait tous en germe? L'incomparable puissance des religions leur vient de ce don. Quand l'orthodoxie le méconnaît, *elle déprécie sa propre raison d'être.* »

En d'autres termes, l'orthodoxie, tout en restant vraie, doit s'accommoder aux évolutions progressives de l'humanité, parce qu'elle est vraie et orthodoxe. Si elle les repousse, elle abdique la vérité orthodoxe et féconde qui est en elle. J'ai dit: les évolutions *progressives* de l'humanité, parce que l'humanité doit progresser en vivant. Quant aux évolutions *non progressives* qui sont des reculs, des corruptions, des erreurs, il va de soi que l'orthodoxie doit leur résister et les corriger. Rien de plus simple. Mais le malheur est que tous les orthodoxes ne sont pas toujours assez perspicaces pour discerner les vraies évolutions et les fausses évolutions de l'humanité; souvent elles retiennent la vérité captive en elles et font défaut à l'orthodoxie, non moins quand elles repoussent les évolutions progressives qui se réalisent autour d'elles malgré elles, que lorsqu'elles se prêtent, comme l'Eglise de Rome, à des évolutions dans le mensonge, par le mensonge et pour le mensonge. Dans les deux cas l'orthodoxie est violée. Telle était la pensée de l'homme distingué qui vient de disparaître.

* **Encore M. Georges Goyau sur les « vieux-catholiques et leurs premières victoires ».** — Les lecteurs connaissent déjà la façon dont M. G. G. entend écrire l'histoire, ainsi que les appréciations toutes fantaisistes dont il poursuit l'ancien-catholicisme. Heureusement l'histoire de l'ancien-catholicisme est écrite, écrite avec les documents officiels, avec les papiers historiques, et par les auteurs mêmes du mouvement. Les Dœllinger, les Friedrich, les Langen, les Schulte, les Reinkens, les Hohenlohe, les Huber, les Michelis, etc., ont parlé. M. G. fait semblant d'ignorer leurs œuvres, et il veut que l'histoire ne date que de son récit à lui. Il ne cite aucun texte, il parle d'abondance; il faut le croire sur parole! C'est très expéditif. Bavière, Prusse, Autriche, tout cela fonctionne

pêle-mêle sous sa plume¹⁾. Comme les nouveaux dogmes avaient deux faces et deux portées, l'une anticatholique, l'autre antinationale, les anciens-catholiques ont dû faire ressortir cette double signification, ce double péril, péril contre l'Eglise catholique et péril contre les Etats. M. G. en profite pour insinuer que les anciens-catholiques parlaient « en avocats de l'Etat » et « se mettaient au service des susceptibilités de l'Etat ». C'est oublier trop aisément les ouvrages scientifiques dans lesquels les théologiens anciens-catholiques ont mis à nu la fausse science et la fausse *religion* de Rome.

M. G. croit encore que les anciens-catholiques, par cela même qu'ils n'étaient qu'une minorité, n'étaient rien : car ce qui est quelque chose, c'est la majorité, et la majorité c'est l'Eglise, et l'Eglise c'est le pape ! Telle est l'ecclésiologie de M. G. ; il est difficile de pousser le dilettantisme aussi loin.

De tels articles ne tromperont, s'ils sont capables de tromper quelqu'un, que la génération française actuelle, mais non les contemporains qui ont été témoins des faits. M. Goyau vient trop tard : l'histoire a parlé avant lui et elle parlera aussi après.

* **Les anciens-catholiques suisses.** — Dans le Rapport qu'il a présenté le 12 juillet dernier au synode de l'Eglise catholique-chrétienne de la Suisse, réuni à Trimbach, M. l'évêque Herzog donne la statistique suivante pour l'année 1908. L'Eglise a célébré 571 baptêmes, 173 bénédictions nuptiales, 461 services funèbres. Le catéchisme a été suivi par 4,261 enfants, dont 663 ont fait leur première communion. La confirmation épiscopale a été donnée à 254 enfants. Les associations de jeunes gens ont compté 1312 sociétaires, et les Chœurs paroissiaux mixtes, 820. Les groupements de bienfaisance ont dépensé 21,802 fr.

En dehors de ce que les catholiques-chrétiens reçoivent de l'Etat, ils contribuent dans une mesure appréciable aux frais de leur culte. Les deux paroisses de Lucerne et de St-Gall, qui doivent entièrement se suffire à elles-mêmes, et onze autres paroisses qui tirent leurs ressources d'un impôt spécial obligatoire pour leurs seuls adhérents, ont fourni, entre elles toutes, en 1908, la somme de 44,217 fr. Et encore ce total ne comprend-il ni le budget des œuvres de charité, ni les contributions pour le Synode, ni les cotisations pour l'œuvre de la Diaspora. Les deux fonds pour l'entretien de la Faculté de Théologie et pour les bourses de ses étudiants sont administrés par le gouvernement bernois et s'élèvent respectivement à 117,980 fr. et à 52,650 fr.

¹⁾ Voir la « Revue des Deux-Mondes », 15 avril 1910, p. 829 et suiv.

* L'encyclique borroméenne, dite « *Digitus in oculo* » ¹⁾ — Le pape a-t-il rétracté le fond des doctrines théologiques et historiques énoncées dans son encyclique? Non.

A-t-il même regretté la forme donnée à ces doctrines? Pas davantage.

Il a simplement exprimé son regret de *l'agitation* qu'elles ont causée en Allemagne. C'est bien différent. Ce regret n'est nullement une rétractation. Et même, le pape a dit que cette agitation a été causée, non par la rédaction de son encyclique, mais par la manière *erronée* dont les lecteurs allemands et autres l'ont comprise. Nouvelle insulte du pape à l'intelligence des lecteurs.

Le pape a déclaré, en outre, n'avoir pas eu l'intention de *blesser* les non-catholiques et les princes allemands. Je n'en crois rien: car il faudrait être extraordinairement naïf pour s'imaginer qu'en insultant les réformateurs et la réforme du XVI^e siècle, on ne blessera pas les admirateurs de ces réformateurs et les partisans de cette réforme. Pie X est-il aussi naïf et aussi ignorant qu'il cherche à le paraître ici? Mais, même en le supposant, cette intention n'est nullement une rétractation de la condamnation de la réforme et des réformateurs protestants.

Le pape n'a fait qu'une chose de valeur: c'est sa défense formelle aux évêques allemands de publier et de faire lire au clergé et aux fidèles son Encyclique. Ceci est inouï, et, c'est en soi une contradiction de la part du pape: car s'il fait une encyclique, c'est évidemment pour qu'elle soit lue « dans le cycle ».

Mais admirez la rouerie vaticanesque. Quand le pape recule, croyez bien que c'est pour mieux sauter: *Si ascenderit vulpes transiliet murum eorum lapideum* (II Esdr. 4, 3). Effectivement, que dit sa curie? Elle dit que l'encyclique n'a été adressée qu'aux évêques, et qu'il suffit qu'elle soit connue d'eux. Aucun ne la condamnera, et beaucoup, comme l'archevêque de Paris, la glorifieront. Publiée à Rome dans le Recueil officiel des Actes pontificaux, connue et acceptée des évêques, cette encyclique *vaut*. Elle n'est en aucune sorte ni rétractée ni amoindrie quant au fond. Les injures contre les réformateurs et contre la réforme sont donc maintenues; et comme toutes les autres encycliques, celle-ci sera citée et fera autorité aux yeux de tous les fidèles romains.

¹⁾ Cette spirituelle qualification de l'encyclique *Editæ sapæ* est due à un ecclésiastique catholique *romain*. Elle est une nouvelle preuve de l'ironie avec laquelle la partie intelligente des fidèles et même du clergé traite l'infailibilité du pape. C'est comme dans la comédie de *Maître Pathelin*: quand le pape réclame le paiement de ce qu'il croit lui être dû, on lui répond: *Bé-é-é*.

Dès lors, la prétendue satisfaction donnée à l'Empereur d'Allemagne et à son gouvernement n'est, en réalité, qu'une illusion : *flatus vocis*. Ceux-là seuls peuvent se faire illusion sur ce point, qui veulent bien se faire illusion.

Le pape, finalement, s'est donc très habilement tiré d'affaire. Mais c'est égal, quand on est vraiment infaillible, on ne commet pas la maladresse de mécontenter ses plus sages amis. Écoutons M. Grifagni, de Rome : « Pie X, dit-il, a une bien étrange manière de procéder à la restauration de toutes les choses dans le Christ ! Après avoir réduit la grande église catholique à n'être plus qu'une secte, dont les affiliés sont soumis à une surveillance spéciale ; après ce qu'il a fait en France et ce qu'il est en train de faire en Espagne et en Italie, il vient par un dernier pas de clerc, d'insulter la moitié de l'Europe dans sa croyance religieuse et tous les honnêtes gens dans leur sens de justice et d'équité, avec une encyclique où non seulement l'exactitude historique semble son dernier souci, mais où fait défaut la politesse la plus élémentaire. Pie X est en train de convertir la traditionnelle encyclique papale, si solennelle et si hiératique, *en un pamphlet dont les termes s'empruntent à la langue spéciale des bateliers de Venise*. » M. Grifagni s'élève avec indignation contre ce « nouveau style capucinesque » et contre « la calomnie qui révolte ». « Il est impossible, *même* quand on jouit de l'assistance spéciale du Saint-Esprit, *d'être ignorant et borné* au point de proclamer qu'une œuvre comme la Réforme . . . puisse être le produit de vices et de passions déchaînées ». Et encore : « Cette fois, c'est bien la scission *définitive* de la mentalité romaine avec la mentalité du monde moderne : elles n'ont plus rien de commun l'une avec l'autre ; ni le langage, ni le jugement, ni la science ; l'une ou l'autre doit périr. *Nous savons laquelle ! . . .* Et Pie X a dû exprimer ses regrets des fâcheuses conséquences de l'encyclique et en interdire, *comme on fait d'une mauvaise pièce de théâtre*, la publication officielle dans tous les diocèses allemands. Ce désaveu, bien que très moderniste quant à la forme, et cette interdiction, *ont montré la faiblesse du Vatican vis-à-vis des forts* et causé en même temps aux catholiques éclairés une impression désastreuse » M. Grifagni cite comme preuve l'article de M. de Narfon dans le *Figaro* du 16 juin. « C'est la fin du prestige papal. »

Hélas ! je crois que ce prestige n'est pas plus près de finir que la sottise humaine. Mais ce qui est exact, c'est que les catholiques-romains qui ne sont pas tout-à-fait imprégnés de cette sottise commencent à voir clair, et que ceux des protestants qui consentent à réfléchir sur le péril romain, commencent, eux aussi, à ne plus le prendre pour un fantôme.

* **Les Protestants et l'Encyclique.** — Signalons avec plaisir une reprise de possession d'eux-mêmes, un retour à leur ancien esprit de protestation. Depuis longtemps, la politique avait rapproché beaucoup d'entre eux du parti ultramontain, qui politiquement poursuit le même but; et, dans ce rapprochement, ils avaient été portés à des concessions funestes. Rome, voyant ces concessions extraordinaires, s'est enhardie et a cru le moment opportun pour frapper sur le protestantisme. Elle s'est trompée: l'encyclique *Editæ sæpe* n'a été qu'une encyclique *Digitus in oculo*. Blessés, les protestants se sont heureusement insurgés; de nouveau ils ont *protesté*! Il était temps. Plusieurs d'entre eux avaient donné des exemples désastreux. On avait vu, par exemple, à Genève, le protestant Galiffe ne jamais manquer l'occasion de combattre Calvin et le calvinisme, et d'être, par contre, agréable à l'ultramontanisme; et ce même Galiffe était resté dans le sein du protestantisme, comme les modernistes ultramontains actuels restent dans le sein de l'Eglise romaine tout en démolissant les doctrines de cette Eglise. On avait vu plus récemment, en France, un autre protestant publier une lettre à des catholiques-romains pour les engager à rester dans leur Eglise, leur disant tout le mal possible du protestantisme et des Eglises protestantes. Etrange mentalité! Espérons qu'en voyant Rome se découvrir avec ses haines et ses visées, les vrais protestants reprendront quelque vigueur dans la lutte et pour la lutte, toujours nécessaire, contre Rome. Sous ce rapport, l'encyclique dite « Borroméenne » aura été utile.

Citons à ce point de vue la très belle conférence de M. le professeur Fulliquet, de Genève. J'en détache le passage suivant, si vrai et si vibrant. Après avoir rendu hommage aux gigantesques luttes des protestants du XVI^e siècle, l'orateur ajoute:

« Mais il y a un homme qui n'en sait rien, qui n'étudie pas, qui ignore: c'est le pape.

« A vrai dire, nous faisons plus que nous en douter, mais la dernière Encyclique en a donné à tous une démonstration éclatante. Aux yeux du souverain pontife, ces hommes que nous admirons ne peuvent qu'avoir eu de mauvaises intentions, basses et personnelles; ils ne peuvent qu'avoir donné l'exemple de tous les vices. Leurs ennemis les ont couverts d'opprobre: ils avaient raison; toutes les insinuations perfides, toutes les calomnies sans fondement, quand elles sont dirigées contre les Réformateurs, doivent être tenues pour parole d'Evangile.

« Pour nous, protestants, nous ne voyons en eux ni l'infailibilité, ni la perfection. Quand nous découvririons dans leurs vies de singulières faiblesses, cela n'infirmerait en rien la grandeur de leur œuvre

pénétrée de l'Esprit divin. Il n'en est pas de même de la thèse catholique : celle-ci s'écroule si l'on découvre des taches et des erreurs chez ceux qui représentent l'Eglise. Or, ce qu'on peut affirmer, c'est que la série des papes est à peine supérieure à la moyenne des hommes, tandis que, théoriquement, elle devrait dominer l'humanité de très haut. Si les Réformateurs avaient été des vicieux, pour satisfaire leurs penchants ils n'avaient qu'à rester dans l'Eglise traditionnelle, plus indulgente au vice qu'à l'hérésie. Quelle extraordinaire ineptie que d'avoir engagé une formidable lutte pour une chose qu'ils pouvaient obtenir sans effort dans l'ombre et la tranquillité ! Le relâchement des mœurs ecclésiastiques au XVI^e siècle est reconnu par tous les historiens sérieux. S'il y avait eu à Genève beaucoup de représentants dignes et respectables du catholicisme, la Réforme n'eût pas abouti. — Il est vrai qu'en quittant l'Eglise romaine, des prêtres ont trouvé la possibilité du mariage. Quand on sait ce qui se passait alors, c'était la voie ouverte à un progrès moral considérable. Rien de plus légitime que le célibat volontaire ; rien de plus dangereux que le célibat imposé ; rien de plus honorable que le mariage honnête, légitime, ouvert, public, avoué.

« Si l'opinion catholique est persuadée de la malhonnêteté de nos Réformateurs, c'est par un *a priori* dogmatique. Pour elle, Dieu s'occupe avant tout de réaliser, de protéger et de développer sur la terre l'Eglise catholique. Par conséquent il n'est pas sur la terre de crime comparable à l'infidélité à l'Eglise. Aux yeux de Dieu, par conséquent aux yeux des hommes qui se soumettent à Dieu, le forfait le plus abominable, c'est le déchirement de l'Eglise, le schisme. Or, les Réformateurs ayant commis ce forfait, il est certain qu'ils ne peuvent être que des misérables, pleins de toutes sortes de péchés, et qu'en cherchant bien, on découvrira dans leur vie les plus tristes choses. Quand on est dans cet état d'esprit, on est prêt à tout accueillir, à faire flèche de tout bois, à condamner contre l'évidence même. Si ceux qui se séparent de l'Eglise méritent tous les anathèmes, ceux qui sont nés hors de l'Eglise ne sont dignes que de pitié. C'est le malheur des temps qui impose au pape ce minimum de tolérance. Si l'Eglise reprenait jamais son ancienne domination, en même temps l'exclusivisme absolu reprendrait vie. La pensée catholique ne change pas. Ce qui se passe en Espagne est là pour nous ouvrir les yeux . . . »

* Deux discours sur la Réformation du XVI^e siècle. — M. le doyen Doumergue, de la Faculté libre de théologie de Montauban, a fait, à Genève, en mars dernier, deux discours : l'un intitulé « le Moyen âge et la Réformation », l'autre « la Réformation et la Révolution ».

Dans le premier, M. Doumergue se demande où finit le moyen âge et où commencent les temps modernes. Il ne veut pas que Calvin soit le dernier des grands scolastiques, le protagoniste de l'autorité et de la conception ascétique de la vie. Il dit que le moyen âge a été le règne du système romain et de l'ascétisme monacal, tandis que la Réformation a mis fin à ce système et a opposé à l'ascétisme monacal l'ascétisme chrétien de St. Paul. La Réformation a écarté l'autorité de l'Eglise romaine pour rétablir celle de Dieu. Si l'Eglise romaine a persécuté si violemment les réformés, c'est qu'elle a compris combien la Réforme était opposée au romanisme, et avec quelle énergie elle a préparé l'ère moderne.

Ensuite, considérant la question du point de vue intérieur et psychologique, « M. Doumergue affirme que la Réforme a clos le moyen âge en faisant apparaître un *individu nouveau* dont la tendance est intérieure, et non plus extérieure, active, et non plus passive, et pour qui l'œuvre ne vaut qu'en tant que reflet d'un état d'âme spécial. Cet état d'âme est une création à nouveau du Dieu saint. Or tel individu, telle société. La Réforme a renouvelé la société ecclésiastique, et l'Eglise est devenue, sous son action, tout au rebours de l'ancienne, non plus une institution théocratique *pour* les fidèles, encadrée d'une hiérarchie puissante, gouvernée par un monarque absolu, mais la société *des* fidèles, démocratique, ayant un gouvernement représentatif et une constitution votée par ses membres. Et cette Eglise nouvelle a formé une société civile à son usage, faite de citoyens, démocratique aussi, représentative et constitutionnelle. D'une aussi grande transformation est née une culture nouvelle, une civilisation nouvelle, en contradiction absolue avec le genre de culture et de civilisation qui avait cours antérieurement. L'orateur montre, par de nombreux exemples, cette orientation nouvelle de la société humaine sous l'influence du mouvement de réformation religieuse qui a porté au moyen âge son coup de mort. » ¹⁾

Dans le second discours, l'orateur s'efforce de réfuter les catholiques-romains qui prétendent que tous les maux de la Révolution de 1789, disons de la Terreur, viennent directement de la Réformation, laquelle a enfanté l'individualisme révolutionnaire et doit en subir les conséquences. Selon M. Doumergue, l'esprit de la Révolution et l'esprit de la Réformation sont des esprits opposés. « Pour la Révolution, l'homme est foncièrement bon et se développe normalement: c'est le dogme de tous les paganismes. Pour la Réformation, l'individu est naturellement mauvais et a besoin de l'intervention de Dieu pour vaincre le mal qui est en lui: c'est la vérité proclamée par notre Confession des Péchés. C'est en vain que l'on

¹⁾ *Semaine religieuse de Genève*, 26 mars 1910.

crie : « Liberté ! Egalité ! Fraternité ! » Qu'est-ce que la liberté, sans sauvegarde contre les passions et les vices, sans garantie contre les assauts des autres hommes ? Pour l'individu elle aboutit à la licence, pour l'Etat à la dictature, pour tous à l'esclavage. Qu'est-ce que l'égalité dans un monde où, certaines inégalités sociales ayant disparu, il subsistera toujours l'inégalité organique, celle du fond ? Qu'est-ce que la fraternité de ces hommes supposés bons, non étrangers à certains élans humanitaires, qui, certes, ne sont point dépourvus de valeur, mais qui entonnent volontiers le cantique de la haine des classes et de celle des races, et viennent proclamer, sous le non de solidarité, l'égoïsme des appétits et même de l'amour ? — L'esprit de la Réforme, au contraire, c'est-à-dire celui de l'Evangile, donne à la liberté sa sauvegarde en reconnaissant l'autorité supérieure de Dieu mise à la base d'une forte discipline morale. Il donne à l'égalité sa sanction en plaçant, au-dessus des inégalités accidentelles, une égalité essentielle et morale, puisque toutes les vocations viennent de Dieu et que tous les membres du corps concourent au but commun. Il donne à la fraternité sa garantie en faisant de tous les hommes la grande famille du Père. Tous libres, tous égaux, tous frères, parce que tous fils de Dieu. »

* **Excellente réplique de M. John Viénot à M. Jules Lemaître, au sujet de Fénelon.** — On sait que M. Jules Lemaître, après avoir éreinté le protestant J.-J. Rousseau, a voulu faire le panégyrique de Fénelon, supérieur des *Nouvelles catholiques* et des *Filles de Madeleine de Tresnel*. La tâche était difficile, surtout après le substantiel et savant volume de M. O. Douen sur *L'intolérance de Fénelon* (1872). Prière aux lecteurs qui ne connaîtraient pas ce volume de se reporter à notre étude publiée dans *Le mouvement contemporain des Eglises* (Paris, Fischbacher, 1874, p. 393-400). Mais M. Jules Lemaître, en habile dilettante, pense qu'avec de l'esprit et des couvertures on triomphe aisément de la vérité historique. Il a essayé de faire ressortir la superbe tolérance de Fénelon ; et quand le spectacle des intolérances forçait ses yeux, il prenait un air très affligé et s'écriait : « Il n'y a personne à aimer ! » M. Viénot a fait justice de cette compassion dans la « Revue chrétienne » (mai 1910). Cette page 388, comme d'ailleurs tout cet article, mérite d'être signalée.

* **Excellente réplique de M. Ch. Bruston à quelques critiques erronés, au sujet de la parousie.** — C'est une opinion très répandue parmi les protestants dits libéraux et aussi parmi quelques modernistes (par exemple M. Loisy), que les paroles du Christ au

sujet de son prochain retour sur les nuées du ciel, de la fin du monde, du prochain établissement du royaume apocalyptique sur la terre, etc., doivent être prises à la lettre. S'il en était ainsi, le Christ n'aurait été qu'un vulgaire visionnaire, pour ne rien dire de plus. Les règles de l'exégèse spiritualiste sont tellement connues et solides qu'on s'étonne que des exégètes de valeur semblent les ignorer dans le cas présent. M. Ch. Bruston les a réfutés dans la « Revue chrétienne » (mai 1910) avec érudition et bon sens. Nous avons soutenu le même point de vue dans *Les enseignements essentiels du Christ* (ch. XII, p. 100-113). Nous sommes heureux que M. B. soit revenu sur cette grave question avec tant de clarté. « Jésus, dit-il, ne s'est trompé ni pour ce qui concerne la résurrection, ni pour ce qui concerne le jugement et l'entrée des élus dans le royaume de Dieu (p. 413) . . . Il résulte avec une parfaite évidence que, lorsque dans le grand discours prophétique, Jésus parle de l'obscurcissement et de la chute des astres, il ne peut pas avoir voulu parler de la destruction de l'univers physique . . . L'obscurcissement et la chute des astres doivent donc être entendus au sens figuré. Il y en a de nombreux exemples dans les prophètes; et Jésus fait précisément allusion en cet endroit à un grand nombre de textes prophétiques (p. 414) . . . Jésus ne s'est pas plus trompé sur la question de la fin du monde que sur celles de la résurrection, du jugement et de l'entrée dans le royaume de Dieu (p. 416) . . . J'ajoute que l'idée de la venue sur les nuées provenant du livre de Daniel (ch. 7), où elle a certainement un caractère figuré, il n'est pas admissible que Jésus lui ait donné un sens matériel. Il en est de cette locution comme de toutes celles qu'il a empruntées aux prophètes ou aux Psaumes; il les a employées comme eux au sens figuré et nullement au sens matériel » (p. 417-419).

* **La France papiste.** — Si chaque citoyen français était appelé à répondre à cette question: « Es-tu papiste et veux-tu être gouverné d'après le système papiste? », l'immense majorité des réponses serait négative, sans aucun doute. Mais admirez la logique à laquelle le système papiste a habitué la conscience française! Ces mêmes Français qui ridiculisent et condamnent *en paroles* les doctrines papistes, favorisent *par leurs actes* ces mêmes doctrines. Impossible de leur faire comprendre leur contradiction: ils disent *non* et font *oui*, ils se moquent du pape et crient « Vive le pape », ils combattent le cléricalisme et ils soutiennent les évêques, chefs du parti clérical. Ce ne sont pas seulement les demi-mesures qu'ils aiment, ce sont les contradictions. Ils ont plaisir à se payer de mots. Ils sont fiers de la célèbre phrase creuse: *Gesta Dei per Francos*, et ce ne sont pas les *Gesta Dei* qu'ils font, mais les *Gesta papæ*.

Voulant se libérer du joug romain et du concordat de 1801, ils ont fait une prétendue loi de Séparation; mais, de fait, cette fautive loi donne à Rome plus de liberté et plus de puissance qu'elle n'en avait sous le régime concordataire. L'article IV est inique, antifrçais, antipatriotique; il livre l'Eglise catholique de France au pape; au lieu d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est une domination de la papauté qu'il impose à la France, *imperium in imperio*. Et les bons Français laissent tout faire; on leur montre leur illogieité, n'importe, ils ne veulent ni réfléchir, ni se corriger.

Un vétéran du clergé catholique, M. F. Carrier, ancien curé de Genève, a écrit dernièrement les lignes suivantes, qu'il est inutile de commenter :

« *La France*. Dans l'établissement et l'histoire de la papauté c'est la France qui a eu le rôle principal. C'est Charlemagne qui a été, sinon le fondateur, le parrain de la papauté, à sa naissance, et, jusqu'à notre temps, les rois et les gouvernements de France se sont faits ses appuis. N'a-t-on pas entendu encore de nos jours un des représentants de France, les plus dignes et les plus populaires, déclarer qu'il ne reconnaît pour catholiques, c'est-à-dire pour vrais chrétiens, que les citoyens, prêtres ou autres, *soumis au pape*? C'est une naïveté, mais on en est là!...

Les administrations municipales fussent-elles formées uniquement de ce qu'on appelle des libres-penseurs, dédaigneux de toute religion, sont, comme les ministres du gouvernement français, aux ordres du pape et de ses représentants, et accordent aux seuls prêtres et citoyens dépendant du pape romain l'usage des édifices servant au culte religieux. Quiconque ne se soumet pas au pape, doit rester à *la rue*¹⁾.

Oui, la France, Paris et toutes les communes, en sont là! Et l'affranchissement général et définitif des consciences n'est pas encore à la veille de se produire. A la rue, quiconque n'est pas soumis au pape: tel est le mot d'ordre des hommes d'Etat de notre pays, soit à Paris, soit dans la moindre des communes de France.

C'est dire que notre pays de France n'est pas près d'être mûr pour la liberté religieuse. Quoi d'étonnant si la religion s'en va!...

Cependant ce ne sera pas le dernier mot: un jour ou l'autre il sera reconnu que la liberté et la religion sont deux sœurs également aimables et nécessaires. Les Français, les premiers, les em-

¹⁾ La France a été longtemps le pays le plus religieux d'Europe. Mais elle est aujourd'hui moins chrétienne que tout autre peuple, depuis que son gouvernement s'est fait le soutien de la papauté.

brasseront toutes deux; et alors ce sera grande fête dans la famille des peuples. »

* **Chez les ultramontains français :**

— Sur la touchante unité entre la « Correspondance de Rome » et l'« Univers », d'une part, et les « Annales de philosophie chrétienne », d'autre part, voir cette dernière Revue (avril 1910, p. 66 à 68 et 72). On se plaint d'injures, de gros mots, de calomnies . . . Passons, en constatant le fait.

— *Singulier procédé.* Rome, qui connaît l'engouement des masses, favorise cet engouement dès qu'elle peut en profiter. Le simple amour de la vérité exigerait qu'on éclairât les masses et qu'on les ramenât à l'exactitude, en religion comme en toutes choses. Loin de là. Rome et ses théologiens exploitent les questions qui plaisent, même quand ils manquent des documents nécessaires. Par exemple, en dehors du procès de Jeanne d'Arc, que sait-on de cette intéressante héroïne? N'importe. Dans la seule livraison du 5 mai dernier des « Etudes » des Pères jésuites, p. 432 et suiv., dix ouvrages sont annoncés et glorifiés: Les amies de Jeanne d'Arc, aux jeunes filles de France; Manuel de la dévotion à la Bienheureuse Jeanne d'Arc, Paroles de Jeanne d'Arc, etc. — Ah! que la méditation des Evangiles serait autrement utile! Mais qui se préoccupe des Evangiles? Les nouvelles de la Revue du Purgatoire sont autrement importantes!

— *En quoi consiste la science papiste actuelle.* Son premier et son dernier mot consiste à se soumettre au fameux magistère du pape. M. Vacandard, qui donne encore le nom de principe au critère catholique: « Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est », est le premier à lâcher ce principe dès qu'il en est gêné; il est des cas, dit-il, où il ne peut s'appliquer (« Revue du clergé français », 1^{er} avril 1910, p. 41). Or qu'est-ce qu'un critère qu'on ne peut pas mettre en pratique? Il est plus commode de prêcher la foi aveugle aux décisions du pape.

— *Nouvel escamotage de l'exégèse.* Un théologien de la « Revue thomiste » (janvier 1910, p. 416) distingue le sens *historique* des mots, qui est établi par l'exégète, et, au-dessus, le sens *intégral*, c'est-à-dire tout le sens voulu par Dieu dans les mots. On devine que c'est celui-ci qui est le principal, voire même le seul important. Or qui établit ce sens intégral voulu par Dieu? le fameux magistère ecclésiastique, soit le pape! C'est ainsi que, d'une part, on semble glorifier l'exégète et lui dire qu'il est libre de faire de la science, et que, d'autre part, il est annihilé par Rome, dès qu'il gêne Rome!

* **Evêques domestiques du pape.** — On a parlé souvent des évêques *valets*; c'est par politesse que nous remplaçons ce mot par *domestiques*. Mais, en vérité, nous sommes trop polis. Lisez en effet le décret de Pie X où il ordonne aux évêques de répondre au questionnaire qu'il leur envoie. Il leur demande si l'on vend dans leur diocèse des objets, même de moindre valeur (*tenuis*), sans la permission du saint-siège. Il leur ordonne de le renseigner sur leur personnel domestique et sur la conduite de ce personnel. Il les oblige à lui écrire s'ils se sentent en état de « servilité » envers les gouvernements civils. Etc. C'est donc bien le pape qui est l'évêque réel des diocèses; et les titulaires n'en sont que les très humbles et très obéissants serviteurs. Autrefois c'était du Christ qu'ils se disaient serviteurs. Lors du fameux toast d'Alger sur le ralliement, le cardinal Lavigerie écrivait à l'évêque Fuzet: « Les évêques de France sont des lièvres mitrés. » Or, s'il en était ainsi des évêques sous Léon XIII en 1890, que ne faut-il pas dire des évêques sous Pie X, en 1910?

* **Encore la conversion de Talleyrand.** — Certes il faut se réjouir lorsqu'une brebis égarée rentre au bercail. Mais il faut distinguer la rentrée au bercail *du Christ*, et la rentrée au bercail *du pape*. Les ultramontains, qui pratiquent passionnément la chasse au cadavre et qui veulent que tous les hommes célèbres leur appartiennent, ont mené grand bruit, ces dernières années, autour de la prétendue conversion de Talleyrand à son lit de mort.

On sait que c'est le jeune abbé Dupanloup (il avait alors 36 ans) qui fut appelé par la duchesse de Dino auprès du lit du mourant, en mai 1838. Pour des motifs que nul ne connaît avec certitude, mais parmi lesquels on peut placer, je crois, l'influence de son entourage, surtout de sa jeune nièce, M^{lle} de Périgord, qu'il affectionnait particulièrement, Talleyrand avait consenti à se réconcilier avec « l'Eglise » (selon l'expression reçue); il avait rédigé dans ce but une « déclaration » qu'à l'archevêché de Paris on appelait une rétractation. L'archevêque ne l'ayant pas trouvée suffisante, y ajouta des « modifications essentielles », qui furent présentées au prince le 15 mai, mais qu'il ne signa pas.

Le lendemain, le prince est très mal; la duchesse envoie chercher l'abbé, qui presse le prince et lui demande ce qu'il doit répondre à l'archevêque. « Dites-lui, répondit-il, que *tout sera fait* ». Quand? lui demande sa nièce présente. « Demain, entre cinq et six », répliqua-t-il. Le lendemain 17, à six heures du matin, sa nièce lui rappela sa promesse. Il consentit à ce qu'on lui relût la *déclaration*; il l'écouta « la tête haute et droite », et la signa, sans mot.

dire, de la grande signature « qu'il n'employait que dans les traités diplomatiques: Charles-Maurice, prince de Talleyrand ». A huit heures, visite de Louis-Philippe; à 10, confession à l'abbé Dupanloup qui l'absout et lui donne l'extrême-onction; à 3, prières des agonisants; à 3 h. 35, mort.

Il est permis de considérer cette affaire comme une tractation entre diplomates, et non comme l'acte d'un pécheur qui demande pardon à son Dieu. Un pécheur convaincu et repentant aurait, en se sentant mourir, poussé un cri, une demande de pardon: c'est le minimum. Ici, pas un soupir, pas un mot, sauf ceux de la signature: « Charles-Maurice, prince de Talleyrand », qui demande à Dieu de lui accorder une réception! L'abbé affirme que le prince a prié avec une ferveur admirable; nous voulons croire qu'ayant consenti à signer la paix, Talleyrand est resté dans ce sentiment jusqu'à la fin; mais cela ne semble guère, il faut l'avouer, qu'une attitude de convenance et plutôt une paix avec l'entourage qu'avec Dieu, que le prince n'a jamais cru offenser en servant son gouvernement et en pratiquant son droit au mariage. Le prince, effectivement, n'a jamais donné une preuve publique qu'il se soit cru coupable, et en conséquence il n'a demandé aucun pardon. Sa déclaration n'a été — on peut le croire — qu'un acte officiel, qu'un mourant qui veut mourir en paix est obligé de signer. Talleyrand n'a rien fait de plus.

Le commentaire publié par M. G. Breton dans le « Bulletin de litt. ecclésiastique » (Toulouse), de mars dernier, p. 151-153, ne me semble pas contraire à cette appréciation. Bref, la prétendue rétractation de Talleyrand doit être rangée à côté de celles de Montalembert et de Gratry, qui sont de même nature et de même valeur. Rome n'a pas toujours à faire à des hommes de paille.

* **Chez les Anglicans:**

— *Nouvelle attaque de l'« Anglican and Foreign Church Society » contre la « Revue internationale de Théologie ».* Ce Périodique est colère, croyant être chrétien. Déjà il nous a combatus publiquement en 1903, après l'avoir fait en secret, et nous lui avons répondu en janvier 1906, p. 135-140. Il revient à la charge. Dans son Rapport pour l'année 1909, on lit que la « Revue » professe « de l'hostilité et du mépris contre l'Eglise d'Angleterre et ses évêques », et qu'en cela elle ne représente pas les sentiments de la généralité des anciens-catholiques suisses. — *Réponse:* 1. Le « Rapport de la société anglicane » n'a pas compris la « Revue internationale », ou, s'il l'a comprise, il a dénaturé sa pensée et ses paroles. Ce que j'ai écrit dans la « Revue », je le maintiens

et n'en retire aucune syllabe; — 2. J'ai déclaré expressément que je professe, avec tous mes coreligionnaires suisses, une sincère et fraternelle amitié envers *l'Eglise* d'Angleterre, mais que je ne la confonds pas avec ses *coteries* épiscopales et autres, notamment avec celle qui, par son ultramontanisme, aspire à devenir romaine ou à s'unir avec Rome; — 3. En cela, tous mes coreligionnaires suisses sont d'accord avec moi, et nous sommes d'accord avec *Low Church* et *Broad Church*, et sans doute aussi avec une partie de *High Church*. Si je me suis élevé contre une coterie qui, sans professer pour le moment la soumission au pape, *professe déjà maintes doctrines romaines*, c'est que cette coterie a eu le manque de tact, et même l'impertinence, de vouloir profiter de notre amitié *pour nous imposer ses propres opinions*. C'était de mon devoir de lui faire sentir que l'autonomie de notre Eglise et de ses théologiens est au-dessus d'un ou de deux évêques anglicans, fussent-ils lords. Voilà tout. Je regrette cet incident, mais, si c'était à recommencer, je n'hésiterais pas à prier de nouveau ces messieurs d'exercer leur zèle épiscopal et leur juridiction dans leur propre Eglise, et non sur la nôtre. Tels sont les faits, et le Rapport de la Société anglicane ne réussira pas à donner le change à nos lecteurs.

E. M.

— *L'Eglise anglicane jugée par la « Revue moderniste internationale »*. Dans le n^o de juin 1910, p. 211-218, M. H. Corrance s'exprime ainsi: « L'étudiant en théologie, se trouvât-il même dans l'atmosphère libre d'Oxford, n'a pas, d'ordinaire, beaucoup plus de chance d'échapper aux entraves d'une stricte orthodoxie intellectualiste que *dans un séminaire romain*. Dans un collège théologique, il rencontrerait encore de plus graves difficultés... Vers l'année 1870, l'atmosphère intellectuelle, parmi les séminaristes français, devait être encore *plus libre qu'à Oxford*... Le clergé et les laïques qui ont réussi à *se libérer des traditions courantes de l'anglicanisme*, étaient des hommes doués d'un esprit exceptionnellement indépendant et actif. Ils ont été *tolérés* seulement parce que l'Eglise d'Angleterre ne possédait contre eux aucun moyen de coercition. Mais l'école *ultra-orthodoxe* a considéré ce fait comme un point faible de leur Eglise *et partant bien regrettable*... Le professeur Jowett, du collège Balliol, pour avoir exposé le dogme, abstraction faite de tout fondement historique, a été regardé par le parti de la haute Eglise comme un exemple éclatant d'apostasie cléricale... Colenso rejeta le Pentateuque, mais retint le reste de la Bible comme de l'histoire infailliblement inspirée; Beebe rejeta la naissance virginale, mais sembla accepter le reste du credo; le chanoine Henson rejette absolument la succession apostolique, ainsi que la conception de l'Eglise et le système sacramental qu'elle implique. » Puis M.

Corrance décrit les divisions de la haute Eglise, et signale « l'esprit de compromis et de réserve qui est commun à toutes les sections de l'anglicanisme ».

On voit que les excommunications des Rapporteurs de l'*Anglican and Foreign Church Society* n'effraient pas beaucoup les théologiens indépendants du continent.

Citons encore, à l'appui de cette assertion, le jugement de M. Galichet, qui a publié, dans les « Annales de philosophie chrétienne » (juillet 1910, p. 427-434), un résumé de l'histoire de l'Eglise d'Angleterre avant et pendant la Réforme, et qui ensuite, appréciant la situation actuelle, déclare qu'on commence à se demander si la Séparation ne vaudrait pas mieux que l'Etablissement. — Notons également le jugement de M. Loisy sur l'ouvrage de M. Bastide intitulé : *L'Anglicanisme*. Nous avons indiqué les griefs de M. Bastide dans la « Revue internationale » (octobre 1909, p. 771-773). Or M. Loisy déclare que ce volume est un « bon aperçu historique », puis il ajoute que « l'anglicanisme aurait mérité un meilleur patron que Henri VIII, ce mégalomane dont l'action réformatrice ne fut pas inspirée uniquement par une conviction sincère, des intentions élevées, une sage politique » (« Revue d'hist. et de litt. religieuses », sept. 1910, p. 499).

On voit que la théologie des lords-bishops, même quand ils menacent et qu'ils jouent aux papes à petits pieds, est de peu d'effet.

* **La rupture de Lamennais avec Rome.** — Des lettres inédites de Lamennais au P. Ventura viennent d'être publiées dans les « Etudes » des jésuites (5 juin 1910). Dans l'une, datée de La Chênaie le 8 mai 1833, Lamennais fait d'abord ressortir toute l'ingratitude et toute l'injustice du pape envers Ventura, et il glorifie ce dernier de « cette distinction si honorable par ailleurs » ; puis il ajoute que, quant à lui, sa raison se refuse invinciblement à imiter sa résignation. « Les doctrines qui furent les miennes, dit-il, que j'ai défendues avec une sincère et pleine conviction, pour lesquelles j'ai souffert et aurais voulu souffrir davantage, ces doctrines aujourd'hui sont bien loin de moi : non, j'ose assurer qu'aucun sentiment personnel ne m'en détourne ; au contraire, il m'en a coûté plus que je ne puis dire pour y renoncer. Mais en réfléchissant sur ce que je voyais, j'ai conçu la nécessité d'étudier de nouveau attentivement l'histoire, pour déterminer sans prévention et comme en présence de Dieu même, mon opinion sur plusieurs points d'importance extrême, en soi et par leurs conséquences. Il est résulté de ce travail de profonds changements dans toutes mes idées... Avant peu, vos ennemis auront, ma foi, à penser à bien autre chose

qu'à vous tourmenter. Le châtiment est à leur porte : laissez faire Dieu . . . »

* **Le catholicisme romain jugé par Léon Tolstoï.** — Dans son Testament religieux (La loi de l'amour et la loi de la violence), Tolstoï s'étonne qu'on puisse encore parler du catholicisme romain en France en 1910. « Rien, dit-il, ne montre plus nettement l'effroyable déchéance dans laquelle sont tombés ces hommes, non quant à l'intelligence, mais quant à la raison ; non quant au vernis, au lustre, mais quant à la moralité. Dans cette mêlée tous les moyens sont bons, c'est évident. Nous savons bien, se disent-ils, que le catholicisme (romain) est *le plus grossier, le plus absurde, le plus abrutissant des mensonges*, et qu'il fut depuis longtemps dénoncé et mis à nu ; mais il sert nos desseins : utilisons-le. »

On a de l'esprit, de la ruse, mais on manque de raison ; on ment, mais c'est utile à nos intérêts . . . Voilà le système romain. Cataclysme final inévitable.

* **Novissima verba.** — Un ami, dont je partage entièrement la manière de voir, m'écrit : « Puisque vous cessez de faire paraître votre « Revue », veuillez accueillir mes derniers vœux. Puissent-ils un jour se réaliser !

1. Distinguer de plus en plus *la religion et la théologie*. La religion est un acte de foi, d'espérance et de charité, donc de l'âme entière, envers Dieu et l'humanité. Donc elle doit croître sans cesse. La théologie est la connaissance rationnelle et approfondie de ces choses : donc elle doit, elle aussi, s'améliorer et croître, selon les progrès de la raison et de la science. Ce seront les théologiens selon la science qui fortifieront la religion selon la foi. Donc que tous les hommes religieux favorisent la vraie théologie ; mais que la théologie à son tour favorise et défende la vraie religion.

2. Distinguer de plus en plus *la religion et l'Eglise*. Autant la vraie religion est un élément de salut social, autant l'Eglise quand elle ne vit pas de la vraie religion, peut nuire à la société. La religion doit donc primer l'Eglise, et non vice versa. Donc ne soutenir l'Eglise qu'autant qu'elle soutient elle-même la religion.

3. Distinguer de plus en plus *l'Eglise et le clergé*. Autant l'Eglise, société des vrais fidèles selon la vraie religion, est respectable et nécessaire, autant les hiérarchies ecclésiastiques nuisent à la religion et à l'Eglise, lorsqu'elles placent leurs propres intérêts et leurs propres passions au-dessus de l'amour de la religion et de l'Eglise. Le cléricalisme, voilà l'ennemi le plus dangereux de la religion et de l'Eglise.

4. Distinguer de plus en plus, dans l'Eglise romaine, *la religion et la politique*. Rome enseigne une quantité d'erreurs sous le couvert de la religion; le devoir des hommes religieux est de les combattre: orthodoxes, anciens-catholiques, protestants doivent être fermement unis dans cette lutte. Comme parti politique, l'Eglise romaine, ou plutôt la papauté, est, dans toute nation, un élément de désordre, de subversion et de ruine, parce qu'il ne poursuit le pouvoir que pour s'en faire un instrument de domination et d'exploitation exclusivement à son profit. Le devoir des hommes dévoués à leur patrie est de le combattre sans merci: conservateurs, libéraux, hommes d'autorité, hommes de liberté, hommes de progrès et d'ordre, doivent être constamment unis pour cette lutte de chaque jour. Devoir capital.

5. Distinguer de plus en plus *les enseignements et les préceptes* du Christ, qui sont les seuls dogmes et les seuls principes de vie religieuse, des explications théologiques, qui peuvent varier, qui doivent même varier, selon les progrès des sciences et des sociétés. Telle sera l'unité chrétienne dans les diversités scientifiques et nationales . . .

C'est dans cet esprit que l'on vaincra.

* **Nécrologie.** — Le proto-presbyter Jean *Vanischeff* fut, lui aussi, un de nos amis de la première heure. Beau-frère de Joseph Wassilieff (qui était très dévoué à la réforme ancienne-catholique et à la cause de l'union des Eglises), il partagea les sentiments de ce dernier envers notre Eglise. Il assista aux conférences de Bonn de 1874 et 1875 et à plusieurs de nos congrès anciens-catholiques avec son ami le Général Kiréeff. Partout et toujours, il se fit notre défenseur auprès de ceux de ses coreligionnaires qui comprenaient mal l'œuvre ancienne-catholique. Sa mort, arrivée presque en même temps que celle d'Alexandre Kiréeff, crée un grand vide au Saint-Synode, dont il était membre, et nous est particulièrement douloureuse.

Né en 1826, il entra dans le clergé, fut d'abord attaché comme chapelain à plusieurs ambassades russes, puis professeur de théologie et recteur à l'Académie ecclésiastique de Pétersbourg. Ce fut lui qui, en 1864, fut chargé d'instruire dans la doctrine orthodoxe la princesse Dagmar. En 1883, il fut aumônier de l'empereur et donna des cours de religion au tsar actuel. En 1905, il représenta le clergé séculier dans le Saint-Synode. Malheureusement, dans les dernières années, il fut frappé de surdité et de cécité, et vécut dans la retraite. Il est mort le 26 juin dernier, âgé de 84 ans. Nous adressons à sa famille l'expression de notre plus respectueuse et plus vive condoléance.

— Le professeur Jules-Henri *Holtzmann*, né à Carlsruhe en 1832, mort le 5 août dernier, âgé de 78 ans. Il professa la théologie à Heidelberg dès 1858, fut transféré à Strasbourg en 1874, et publia de nombreux ouvrages, remplis d'érudition. En voici quelques-uns : Le Canon et la Tradition (1859); Les Evangiles synoptiques, leur origine et leur historicité (1863); Sermons (1864); Le Judaïsme et le Christianisme dans l'âge des Apocryphes et du Nouveau Testament (1867); Critique des Epîtres aux Ephésiens et aux Colossiens (1872); Sermons académiques (1873); Hier et Aujourd'hui dans l'Eglise et dans la Théologie (1874); La Gnose et l'Evangile johannique (1876); La Controverse sur la Doctrine chrétienne de la Création (1878); Des progrès et des reculs de la Théologie dans notre siècle (1878); Les Epîtres pastorales (1880); Lexique pour la Théologie et les Sciences ecclésiastiques (avec R.-O. Zöpffell, 1882); Introduction historique et critique au Nouveau Testament (1885); Théologie du Nouveau Testament (1896-99). Depuis 1893, Holtzmann rédigeait aussi le *Theologischer Jahresbericht*.

Le Dr Holtzmann se rattachait à l'école critique libérale, mais ses savants volumes ont pu être utilisés avec fruit par les théologiens d'une tendance plus positive. Il ne se désintéressait pas des œuvres pratiques de l'Eglise et sa chaleur de cœur était vantée par ses disciples et ses amis. Il assista, malgré ses opinions différentes des nôtres, à notre congrès ancien-catholique de Constance, en 1873, et nous y témoigna une sincère sympathie. R. I. P.

— *L'abbé Ermoni*, moderniste, l'un des prêtres les plus savants de France, ancien Lazariste. Ses nombreuses publications étaient signées tantôt de son nom, tantôt du nom de « l'abbé Morien ». La « Revue internationale moderniste » (n. 4, p. 149) lui rend hommage et ajoute : « On peut dire qu'il est mort de misère. Un entrepreneur de librairie ecclésiastique étant allé lui demander un travail, le trouva très malade, abandonné dans sa misérable chambre d'hôtel, et le fit conduire à l'hôpital Saint-Joseph, où il ne tarda pas à succomber. » Que de victimes de ce genre dans l'Eglise romaine ! *Jerusalem quæ occidis prophetas !* R. I. P.
